VOLUME !

Volume !

La revue des musiques populaires

13 : 1 | 2016

La scène punk en France

Punkitude et vie quotidienne dans le Paris de la fin des années 1970

Entretien avec Marie Roué

Punkness and Everyday Life in Late 1970s Paris. Interview with Marie Roué

Marie Roué et Grme Guibert

Grme Guibert et Ccile Verschaeve (d.)

dition lectronique

URL : <https://journals.openedition.org/volume/5087>

DOI : 10.4000/volume.5087

ISSN : 1950-568X

diteur

Association Mlanie Seteun

dition imprime

Date de publication : 25 novembre 2016

Pagination : 141-155

ISBN : 978-2-913169-41-8

ISSN : 1634-5495

Rfrence lectronique

Marie Rou et Grme Guibert, « Punkitude et vie quotidienne dans le Paris de la fin des annes 1970 », *Volume !* [En ligne], 13 : 1 | 2016, mis en ligne le 25 novembre 2016, consult le 13 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/volume/5087> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.5087>

L'auteur & les d. Mlanie Seteun

Punkitude et vie quotidienne dans le Paris de la fin des années 1970

Entretien avec

Marie Roué (CNRS/MNHN¹)

Réalisé par Grme Guibert (Paris, le 30 mai 2016)

Retranscription par Ccile Verschaeve

C'est suite un concours de circonstances que Marie Rou se retrouva intgre au milieu punk parisien la fin des annes 1970. Rompue l'observation ethnographique via un terrain arctique auprs des lapons leveurs de rennes depuis 1969 dans le cadre de ses recherches, elle hbergea successivement, partir de 1977, sa sur, puis deux de ses amis punk monts Paris depuis la Bretagne. Ces derniers vivaient pleinement le mouvement. Suite ces moments communs, o elle partageait leurs sorties, elle se surprit exercer son mtier dans ce contexte. Elle dbuta ainsi l'observation des membres d'un collectif qui partageait une culture, le punk, dans le cadre de leur vie quotidienne. Alors

qu'elle avait investi d'autres terrains sur le territoire canadien, elle publia entre 1983 et 1987 plusieurs articles sur ce travail qui avait concern le punk franais.

J'ai mis du temps contacter Marie Rou, dont j'utilisais pourtant les travaux depuis mon mmoire de matrise, en 1995, aprs avoir dcouvert son article « Assurer son cuir » (Rou, 1984), qui tait mentionn dans la premire bibliographie gnrale des travaux universitaires sur le rock rdige en franais par Patrick Mignon (1991²). Elle fut d'ailleurs surprise de savoir qu'on la lisait encore et qu'elle pouvait susciter aujourd'hui l'intrt de chercheurs sur ces questions. Il faut dire que le travail de Marie Rou

est la plupart du temps ignoré et ce, me semble-t-il, pour au moins deux raisons. D'une part, elle est restée éloignée de la communauté des chercheurs en sciences sociales travaillant sur les cultures musicales populaires (pas de colloques spécifiques ni de publications dans des ouvrages collectifs ou revues spécialisées). D'autre part, et de façon corrélative, elle a quitté la France dès le début des années 80, avant même qu'une communauté de recherche ne se développe sur le rock ou les « musiques amplifiées ». On peut même ajouter que lorsqu'elle a publié ses travaux sur le rock ou le punk, les travaux français qui abordaient ces questions étaient encore balbutiants. Plus récemment, si l'on se penche sur la réception des travaux de Marie Roué, on peut aussi poser l'hypothèse que la faible présence de son travail sur les portails de recherche en ligne contribue malheureusement à son ignorance par tous ceux qui réduisent le monde possible des publications à son avatar numérique.

Les propos de Marie Roué sont intéressants pour plusieurs raisons. La première est liée à son approche originale de la question marquée par le structuralisme et la sémiologie – qu'elle avait d'abord utilisée pour le vêtement lapon : membre dans les années 1970 du laboratoire d'ethnologie

urbaine dirigé par G. Gurvitch et C. Petonnet, elle trouva avec le punk un terrain subversif mais qui entraînait dans le périmètre de son laboratoire. Un autre intérêt de ses écrits provient de sa connaissance précoce de la littérature anglaise sur les subcultures. Contrairement à la plupart de ses collègues français ayant travaillé sur les mouvements contre-culturels des années 1970 liés à la musique, elle eut accès dès le début des années 1980 aux écrits issus des Cultural Studies traitant des subcultures musicales jeune, écrits qu'elle discuta d'ailleurs dans ses articles en français. Peut-être cette dimension favorisa-t-elle chez elle le développement d'un regard qui tenait compte des rapports hommes/femmes, et plus largement des rapports de genre.

Éloignée rapidement du punk (elle n'a pas perçu le renouveau « Punk's not dead » de 1981, ni l'anarcho punk ou la culture gothique), elle nous offre la photographie d'un mouvement juvénile qui vit dangereusement, se méfie de toute adhésion à des valeurs politiques structurées et qui, focalisé sur la vie nocturne, privilégie l'environnement urbain plutôt que la campagne où même que la nature, qui agit comme un repoussoir.

Gérôme GUIBERT

L'Entrée en ethnologie

Je suis originaire du Finistère Nord, mais j'ai très peu vécu en Bretagne, même si j'ai passé du temps là-bas pendant les vacances. Mon père, qui a commencé à travailler très jeune comme mousse dans la Marine, est parti ensuite en Algérie où j'ai vécu jusqu'à mes huit ans, en 1957. Oh, c'est une histoire classique d'une famille bretonne ! Mon grand-père a été gazé pendant la guerre de 1914-1918, donc mon père a été orphelin relativement jeune... Et comme il a fait une bêtise, il a bu du vin blanc à l'école, quelque chose comme ça, il a été renvoyé... Donc il a été obligé de s'engager comme mousse dans la marine nationale. Il a fait ses quinze ans dans la marine et ensuite il a été versé dans la sécurité sociale militaire, parce qu'il fallait qu'il soit reconverti. C'est donc là qu'on est parti à Alger quand j'avais quelques mois. On y est resté jusqu'à mes huit ans. Je pense que ça m'a politisée pour la vie ! Parce qu'à huit ans tu commences à comprendre les relations sociales... Nous sommes rentrés ensuite en France quelques mois en Bretagne, puis mes parents sont partis à Paris. Plus tard, ils sont rentrés en Bretagne, mais je ne vivais déjà plus avec eux. Dès l'âge de dix-huit ans, en 1967, j'avais quitté le milieu familial.

J'ai obtenu mon bac en 1966 et commencé des études d'ethnologie. Après j'ai passé ce qui s'appelait à l'époque une « maîtrise spécialisée » en ethnologie (Roué, 1971), et j'ai soutenu plus tard une thèse de doctorat (Roué, 1976). Depuis 1969, jusqu'en 1975, j'ai travaillé sur les Samis, éleveurs de rennes en Norvège. On disait les Lapons

à l'époque, mais maintenant on dit Samis. Au cours des années 1970, je faisais des allers-retours entre la France et mon terrain arctique. Après mon entrée au CNRS comme chargée de recherches en 1980, j'ai ensuite travaillé aussi avec les Inuit (Eskimos) et les Indiens Cris (First Nations), au Canada mais ça, c'est une autre histoire, on pourra en reparler...

Au cours de ma thèse, dans la première partie des années 1970, j'ai eu un peu de financement mais pas assez pour vivre. J'ai donc travaillé sur une plateforme pétrolière comme secrétaire trilingue ! J'ai travaillé chez Total à l'époque. Pendant un moment c'était à Andalsnes, en Norvège. Je faisais des bouts de thèse comme ça, après avoir démissionné suite à une période de travail... Dans les faits, je n'avais pas vraiment de directeur... J'ai fait ma thèse quasiment sans directeur. Au début c'était Malaurie qui dirigeait, mais j'ai cessé de travailler [avec lui] pour des raisons complexes que je n'exposerai pas ici. Ensuite, j'ai fait un an de thèse avec Evelyne Lot Falck qui était spécialiste de Sibérie mais qui est décédée d'un cancer. Et donc, m'a récupérée celui qui avait dirigé mon mémoire, Jean Guiart, spécialiste de l'Océanie. Donc personne n'a dirigé ma thèse, j'ai fait ma thèse sans direction en vérité !

Aujourd'hui, je suis spécialiste des peuples arctiques, des savoirs autochtones et des relations nature/société. Les savoirs autochtones (ou savoirs locaux), c'est un domaine disciplinaire où on recense les savoirs écologiques sur la nature des populations qu'on étudie. Un travail souvent lié aux demandes de cogestion, dont une des ambitions est aussi de faire reconnaître les savoirs spécifiques

des peuples étudiés comme équivalents à ceux des scientifiques. Cette reconnaissance de leurs savoirs leur permet de pouvoir gérer les territoires qui sont les leurs, parce qu'ils ne peuvent bien évidemment pas mettre la puissance étatique dehors. Donc c'est encore une branche extrêmement politique quelque part. J'ai ainsi publié de nombreux écrits sur le sujet (voir par exemple Roué, 2003 ou 2012).

« Assurer son cuir ». Le vêtement et ses enjeux dans l'espace public

Les punks, je ne les ai pas étudiés tout de suite dès 1977, même si je les observais et rencontrais quand j'étais à Paris. J'étais spécialiste des Samis, en tant qu'ethnologue. Et puis, au bout de quelques mois, je me suis dit « mais c'est fichtrement intéressant ! ». Parce qu'il faut vous dire que dès le début de ma carrière j'ai travaillé sur les relations sociales, mais j'ai travaillé aussi sur le « vêtement lapon » et ses significations. À l'époque, j'étais un peu marginale, un peu situ, un peu anar... et aussi j'avais lu René-Yves Creston, tout ce livre sur le costume breton qui m'avait passionnée (Creston, 1974). Vous ne l'avez pas lu ? Je l'ai quelque part, c'est un très beau livre. Et, en gros, j'ai lu beaucoup de choses sur le vêtement, sa sémiologie... ça m'intéressait de comprendre comment on utilise un signe vestimentaire pour signifier.

Document 1 – Extrait de l'article « Assurer son cuir » (Roué, 1984)

Le principe de dérision est une des idées principales que le punk observe pour s'habiller comme pour vivre. C'est la même démarche qui lui permet de

porter le complet veston, chemise, cravate de l'employé « straight », le manteau en tweed style anglais, ou le perfecto du rocker : emprunter à un groupe ses attributs vestimentaires en démentant immédiatement l'information qu'on donne par une information contradictoire (allure générale, coiffure...), brouiller les pistes. [...]

Le Perfecto est facilement porté par les filles, qu'elles soient rockeuses ou punk (« ça va bien aux nanas »). Sans doute l'engouement féminin pour ce blouson est-il à mettre en relation avec l'outrance de ses formes (la largeur des épaules) le côté sexy que lui donne le cuir noir, le caractère fétichiste que lui confèrent tous ces zips, sans oublier le charme du contraste entre l'image virile du perfecto et la féminité de la porteuse. [...] Il est le cuir préféré des punks, qui le porte bien sûr à leur façon : par exemple accompagné d'un pantalon moulant façon panthère, ou bien dans un état lamentable – une manche décousue et pendante [...].

Il est vêtement de fête et de tous les jours, vêtement de dessus et de dessous, vêtement d'été et d'hiver, vêtement de dedans et de dehors [...]. Un informateur me parlant d'un ami qui s'était fait voler deux cuirs successivement ne le plaignait pas. Il avait laissé le premier à l'arrière de sa voiture, le deuxième sur le dossier d'une chaise dans un café pour aller aux toilettes. Un cuir ça se porte, ça ne s'enlève pas, pas plus dans un café que dans un vestiaire lors d'une fête.

Comme je le montre dans l'article « Assurer Son Cuir » à partir de la question du blouson, quand un même objet (le signifiant) a plusieurs signifiés – à la fois blouson identitaire du rocker, du punk ou de « monsieur tout le monde à la mode » –, alors s'ensuit un conflit. Ceci peut entraîner le vol du blouson, on peut « se faire dépouiller ». Ce qui fait que d'une certaine façon – et c'est ce que je raconte dans cet article – avoir la faculté d'« assurer son cuir » c'est prouver par son atti-

tude, sa façon de répondre, que l'on est en adéquation avec son signifiant. Ne pas l'assurer (et ne même pas comprendre parfois ce qui se trame) peut s'expliquer si l'on est dans la situation d'un « jeune à la mode », qui n'a rien à voir avec les valeurs « rebelles » de ce signe. Ou alors si on est un punk face à des rockers qui estiment que ce signifiant est à eux, avec un seul signifié possible, celui d'être un rocker...

Travailler sur les punks, c'était plutôt mal vu... À l'époque certains de mes collègues étaient proches de penser que si j'étais aussi imprudente et aussi marginale, tant pis pour moi si j'avais des problèmes! Parce qu'on n'a qu'à pas étudier des sujets « douteux » et il ne vous arrive pas « d'embrouilles », c'était à peu près ça. Les ethnologues vous savez, le milieu de l'ethnologie c'est quand même – peut-être à l'époque plus qu'aujourd'hui – un milieu assez conservateur. Parce qu'on étudie souvent les sociétés telles qu'elles étaient plutôt que telles qu'elles sont. Je parle de cela dans ma contribution au numéro spécial sur l'anthropologie de la revue *Raison Pré-sente* (Roué, 1983). Je reviens sur les spécificités de l'ethnologie urbaine.

Moi, toute ma vie, j'ai travaillé beaucoup « avec », non pas « sur » mais « avec » les Samis, avec les Inuits, avec les Indiens Cris. Toute ma vie, j'ai travaillé étroitement avec eux en me demandant ce qui les intéressait, eux. Et y'avait déjà ce mouvement chez les rockers et punks avec qui je travaillais à la fin des années 1970.

Méthode

Méthodologiquement, j'ai toujours fait dans le qualitatif... encore aujourd'hui. Je refuse de faire des panels d'ailleurs. Moi je ne produis pas de métadonnées, je pense qu'on peut analyser en essayant d'avoir une variété d'hommes, de femmes, plus punk, plus rockabilly, de plus homos en même temps, etc. Mais pas avec des quotas! Non. Il faut que je découvre le monde, et pour faire ça, ça prend un temps considérable, il ne faut pas trop vouloir être rentable. Et vous découvrez un petit truc comme ça et vous testez en demandant « Pensez vous que... ? ». Et je fais pareil quand je travaille chez les Indiens ou chez les Samis...

Évidemment, les punks parisiens ne sont pas une tribu Inuit, mais qu'importe, ça reste de l'analyse en réseau. C'est à dire qu'on a des gens avec qui on est en relation au centre d'un réseau qui sont eux-mêmes en relation avec plusieurs types de réseau, et on observe de ce point de vue, en participant... Me concernant, je ne me suis jamais placée « au-dessus » pour aller interviewer les gens de façon distante. Je me suis toujours tenue de côté, en dialoguant et en utilisant peu un protocole d'interview systématique. Je me place dans la vie quotidienne des personnes enquêtées, c'est à dire que, si vous voulez, la chance c'est que j'avais déjà des années d'observation avant de commencer à décider de travailler sur les punks...

Dans les soirées ou les événements punk, j'y allais – ou je n'allais pas – ou je demandais parfois aux gens que je suivais « mais là vous voulez que je vienne ? ». Et dans certains cas ils me disaient, « non non, c'est mieux comme ça, ne viens pas ».

Donc je n'y allais pas, je n'ai jamais tenté d'outrepasser... donc c'était très en lien avec les gens. Je sais qu'il y a beaucoup d'ethnologues qui travaillent un peu masqués, qui avancent en ne déclarant pas ce qu'ils font... mais moi, je ne peux pas. Les gens savent, et donc certains m'acceptent, c'est tout. Ils voient bien que j'ai une position d'« observateur bienveillant »... C'est drôle, parce qu'en ce moment j'écris sur les « savoirs locaux », justement ce dont je vous parlais... Et une des questions que je me pose qui est assez politique concerne donc la validation. Parce que la grosse question c'est que ces savoirs locaux, qui concernent l'écologie, peuvent avoir une utilité sociale, comme je vous disais : celle de permettre aux Indiens ou à d'autres de pouvoir revendiquer l'usage et la gestion de territoires dont ils ne peuvent obtenir la propriété.

On discute beaucoup de la validation avec mes collègues, et quand j'examine vraiment la question, je m'aperçois (et c'est un peu ma position d'observateur analyste) qu'en vérité ceux qui ont beaucoup fait pour les savoirs locaux c'était des gens qui observaient et cherchaient à comprendre tout le mécanisme... ça les passionnait de voir tous ces savoirs autochtones. Ils apprenaient sur les espèces, ils apprenaient sur le mouvement des poissons, ils apprenaient sur les régulations sociales, par exemple ne pas pêcher à une certaine période de l'année. En somme, ils apprenaient énormément des communautés qu'ils observaient, mais tout en apprenant, ils vérifiaient. Par exemple ils disaient aux indiens « bah ok, si c'est comme ça, tu m'amènes à tel endroit, etc. ». Et finalement ils se servaient – et c'est un peu ce

que je fais parfois –, de leur aura, de leur statut de scientifique pour dire aux autorités étatiques : « ce que vous faites là avec la régulation, les réglementations de la pêche et de la chasse, eh bien ils le pratiquent eux-mêmes depuis des centaines d'années, ou des millénaires, et de façon extrêmement organisée. » Ces chercheurs se servent ainsi de leur crédit scientifique pour montrer la précision des savoirs locaux. Il a fallu mener un combat incroyable pour démontrer que ces savoirs sont en quelque sorte valides ! Au début tout le monde disait « ouais ouais ils savent des choses mais c'est très local, oui mais c'est très anecdotique, mais ce n'est pas structuré ». Mais en vérité c'est structuré, ce n'est pas anecdotique c'est extrêmement holistique, c'est très interdisciplinaire, c'est ... En vérité ma position maintenant – et je suis en train de l'écrire avec un peu de mal – c'est qu'il peut y avoir une « validation bienveillante », tout comme il peut y avoir une « observation bienveillante ». En vérité, on valide parce qu'on sait que si on travaille ensemble, dans la collaboration savoirs locaux/sciences on peut apporter plus que si on se contente de dire « ils vont valider eux même, ou personne ne les créditera jamais d'une qualité scientifique ». Et donc c'est un peu la même position que j'avais sur les punks.

C'est une position complexe : être dans la sympathie et dans l'analyse en même temps. Et cela ne veut pas dire pour autant être complaisant ! Parce que ça ce n'est pas non plus ma personnalité. Si ce que je pense ça ne plaît pas aux gens, eh bien tant pis ! Il ne faut pas non plus être complaisant.

Et je sais très bien que quand j'ai travaillé avec les Indiens et les Inuits, parfois je leur ai tendu un miroir qui ne leur plaisait pas, et je me suis quasiment fait rejeter parce qu'ils ne voulaient pas l'entendre. Bien sûr, il y avait des scientifiques beaucoup plus « démagos » que moi, qui leurs disaient exactement ce qu'ils voulaient entendre ! Pour ma part, j'étais souvent dans une position où je préférerais dire, dans une situation de conflit interne sur les effets de tel ou tel type d'éducation, « tel groupe a un peu raison et tel autre groupe a un peu raison ». Et c'est ce qu'il y a de pire, parce que du coup tout le monde risque de vous détester, vous êtes en plein milieu du combat ! Je ne crois pas que parce qu'on est à l'intérieur on soit démagogue et pas scientifique ! Je crois au contraire qu'on peut avoir une grande rigueur d'observation, de qualité d'observation, mais en même temps je ne vois pas comment sans cette bienveillance et cette sympathie on pourrait avoir ce mouvement essentiel à tout observateur qui est d'être dedans et d'être dehors et de revenir ! Je crois que c'est ça l'observation. Mais bon, d'être critiqué par certains comme étant trop à l'intérieur, pas assez neutre, et donc n'être pas scientifique ! Bon bah alors, vous savez que ce soit avec les Indiens, etc., ça m'est arrivé, toute ma vie !

1977, l'arrivée chez les punks

C'est à cause de ma sœur si j'ai travaillé sur le mouvement punk en fait (je le mentionne dans l'article « Rock'n'roll et question de méthode » de 1983). Elle a douze ans de moins que moi. Elle

est partie de chez mes parents en Bretagne. Elle était âgée de 15 ou 16 ans en 1977. Elle est arrivée chez moi d'abord à Paris, puis elle est partie vivre dans des squats. Elle était avec un copain, Pascal qui lui était de Plougastel-Daoulas. Il était l'aîné d'une famille d'une dizaine d'enfants. Il était punk et homosexuel, puis il a eu le Sida, et maintenant il vit à Londres depuis très longtemps. Il habitait chez moi à la fin des années 1970, il gardait même mon fils souvent quand il est né en 1980. Il y en avait encore un autre, ils étaient trois Bretons.

En fait, je n'ai jamais été vraiment portée sur la musique en soi, ni sur son analyse. Mais donc, je suivais ma sœur et sa bande de copains, en ethnologue. J'ai été à des concerts, on allait dans des squats, à Paris, dans des fêtes. C'est eux qui m'emmenaient et ça les faisait rigoler – parce qu'emmener quelqu'un qui a douze ans de plus que vous ! Et moi, j'ai eu un enfant en 1980, donc il s'est fait tous les squats avec nous pour écouter de la musique mais comme vous le savez, le code d'honneur des rockers... j'étais toujours protégée, personne ne m'embêtait. Si quelqu'un faisait mine de tomber sur moi en ayant trop bu, immédiatement, y'avait un grand gars quelconque pour dire « Attention ! ». J'ai toujours trouvé ça personnellement assez « safe ». Surtout que j'étais entourée, je ne venais pas toute seule. Alors parfois on allait danser, on allait au Gibus, on allait dans d'autres clubs... au Rose Bonbon, au Palace. Aux Bains Douches je n'y suis jamais allée, mais je sais que Pascal le fréquentait de temps en temps.

Par contre, je n'ai pas la mémoire des noms de groupe. Je me rappelle un groupe... 12°5 vous

connaissiez? Je les ai vus plusieurs fois en concerts. Il y avait aussi ce groupe « Euthanasie, Papy, Euthanasie Mamie, vot' calvaire est fini »... Les Olivensteins... C'était un hymne ça! Oui, les Dogs aussi. Mais je n'ai pas un souvenir extrême, alors si voulez avoir des détails sur les groupes vous pouvez aller interviewer ma sœur si elle veut bien parce qu'évidemment elle doit se souvenir mieux que moi! Moi j'écoutais la musique des copains vous voyez? Je n'avais pas d'initiatives réellement. Ils disaient « Écoute ça », etc., et en plus ils savaient au bout d'un moment... je ne les ai pas étudiés tout de suite au début, je sortais avec eux... Ah, il y a Elli & Jacno aussi, je ne sais pas si ça vous dit quelque chose?

Alors que j'étais vraiment impliquée dans le punk et la culture rock depuis 1977, j'ai un peu déconnecté du terrain français après 1980. Je passais alors beaucoup de temps au Canada. Je revenais sporadiquement, et c'est d'ailleurs à cette période que j'ai fait les articles sur la question. Mais à chaque fois au Canada, c'était des nouveaux terrains (Inuit, Cris). J'ai énormément bossé et donné des cours sur autre chose, même si j'ai aussi donné au Canada un cours d'anthropologie urbaine. Après, je suis définitivement partie outre-Atlantique entre 1986 et 1990, mais c'est vrai que là j'ai donné une série de cours à l'université de Montréal sur les punks, l'anthropologie urbaine, etc. J'ai d'ailleurs eu des étudiants en maîtrise à Montréal qui ont travaillé sur les punks. J'ai donné aussi une ou deux années les cours d'anthropologie urbaine à Nanterre, à l'université.

L'invention du quotidien

Le punk ça fusait vraiment, c'était passionnant parce que c'était beaucoup dans la création de look qui pouvait prendre des heures. Alors, à chaque fois, tous, je les observais se composer un look, ça pouvait prendre deux heures avant que tout le monde soit prêt, il fallait tout redéfaire, tout recommencer, mais il y avait une recherche et en même temps un intérêt, c'est en référence à ça que j'ai parlé de dandysme, un côté esthétique de radicalité. Comme Oscar Wilde quand finalement il s'est précipité, affichant des choses qu'il n'aurait pas dû afficher avec le fils de lord Queenbury, et qu'il s'est retrouvé en prison... Ce sont des gens qui n'étaient pas prudents mais qui en même temps étaient dans un dandysme. Cette authenticité-là était avant tout dans le quotidien. Si je parle du quotidien, c'est peut être aussi que je suis très influencée par mes premières lectures, Guy Debord, Raoul Vaneigem et les situationnistes. Je ne les citais pas, mais bon, ils étaient très présents pour moi.

Document 2 – Extrait de l'article

« *La punkitude, ou un certain dandysme* »
(Roué, 1986)

Nous présentons ici la première vague de punkitude en France, celle des années 77-80. Pour les jeunes de 17-20 ans qui revendiquaient alors la punkitude, il s'agissait d'un mode de vie en rupture de famille et d'école, ils vivaient par petits groupes et créaient au jour le jour leur image. Leur marginalité ne faisait pas de doute. Qu'ils vivent dans des squats ou chez des gens, leur situation était toujours précaire. La recherche du logement, de la nourriture, et éventuellement d'un peu plus : alcool, drogues, fêtes surtout

occupait souvent une grande partie de leur temps. Leur désespoir et leur hargne trouvaient dans cette situation des bases solides sur lesquelles s'établir [...].

De manière générale, garçons et filles portent de nombreux éléments vestimentaires qui connotent habituellement la sexualité sadomasochiste : ceinture et bracelets de force en cuir cloutés, colliers de chien, cuir et skaï noir, casquette de cuir à haute coiffe évoquant le spectre nazi. Ayant compris que toute provocation, dès lors qu'elle est connue et identifiée comme telle, et acceptée et même récupérée, les punks se devaient d'afficher ce qui était inacceptable aux yeux de tous [...].

Mutilations et violences corporelles font également parti de la culture punk. Le signe le plus connu est l'épingle à nourrice qu'on arbore sur des vêtements déchirés, mais qu'on s'enfonce également dans la joue. Lors des fêtes par exemple, la perforation de la joue revêt un caractère rituel. Rite d'initiation, seuls les plus concernés s'y soumettent, mais aussi préliminaire : en début de soirée, trois ou quatre copains se serrent devant la glace de l'appartement bourgeois où ils sont invités pour s'enfiler leur épingle à nourrice dans la joue [...].

Dandysme et punkitude se retrouvent dans le thème du dégoût de la nature [...]. Le punk se présente comme un enfant de la société de consommation [...]. En tant que tel, il adore le clinquant des matières premières garanties cent pour cent non naturelles que l'industrie met sur le marché : tissus entièrement synthétiques, matières plastiques bon marché dont on fait des bijoux fluorescents du dernier mauvais goût. Il a également un goût particulier pour tout ce qui est chimique : teintures capillaires, colorants alimentaires, sauces américaines et hamburger. Sa façon de se droguer même est essentiellement chimique [...]. Les rapports homme femme sont également régis par un code de nouvelles règles de conduite dont l'essentiel est de ne rien montrer de la banalité de sa nature humaine : une fois admis que l'amour et l'état amoureux ne sont pas

de bon ton, donc n'existent pas, encore faut-il prendre garde à ne rien laisser paraître qui rappelle de près ou de loin un sentiment.

Alors oui, c'était le début du mouvement, il n'y avait pas vraiment d'histoires de vies en couple, ils n'étaient pas très abimés physiquement, etc. Les punks, même en squat, n'avaient pas de chiens, ils sont arrivés plus tard. Il pouvait y en avoir un, mais ce n'était vraiment pas la règle comme ça l'a été plus tard. D'ailleurs, pour être précis, il n'y avait pas de squats punk, les squats n'étaient pas uniquement punk. Il y avait des punks, des drogués, des n'importe quoi... Il n'y avait pas vraiment un squat punk avec des chiens. Ça c'est plus lié à un mouvement de banlieue je pense. « Les miens » étaient beaucoup plus « centre ville » même s'ils ne venaient pas de Paris, c'était les Halles, etc. Il n'y avait pas vraiment de passé ni de projection vers le futur.

Mais par contre ce dont je n'ai pas parlé c'est du Sida. J'ai vu les ravages du Sida, ça, ça pouvait être avec les seringues mais c'était aussi dans l'homosexualité, bah bon à l'époque de toute façon peu de gens ont été prudents, parce qu'on ne savait pas qu'il fallait être prudent.

Si à un moment j'ai comparé le premier look punk à celui de la Madonna du film *Recherche Susan Désespérément* (1985), c'est que personnellement je les ai vues comme ça, les filles dans le punk ! Avec des croix, des machins, des boucles d'oreilles avec des matériaux de récupération...

La chanteuse et comédienne Madonna a récemment vulgarisé cette image créée par les petites filles punk de la fin des années 70 : chaînes « rockers », mais surtout portes jarretelles et sous-vêtements sexy apparents.

Inversion symbolique, dessus dessous, intimité qui se donne à voir. Plusieurs images se mêlent, femme-enfant décorée comme un arbre de Noël, femme fatale, femme dominatrice, jeux sur l'image. Fin des années 70, début des années 80, l'amour n'était pas de mise chez les punks [...]. On pouvait voir dans la rue une jeune fille tirant un homme en laisse, un collier de chien autour du cou. (Roué, 1986 : 38)

Plutôt qu'une musique punk, une réception punk

Les punks que je côtoyais pouvaient aussi écouter des musiques très diverses, des gens comme Barbara par exemple... Donc il y avait bien une opposition à des mouvements précédents comme les hippies et leur musique, mais il n'y avait pas d'académisme punk, y'avait pas d'obligation d'aimer ou de ne pas aimer des artistes ou des groupes de musique en s'opposant de façon simpliste. Les punks aimaient justement cette richesse, ils étaient toujours surprenants. Oui, Barbara par exemple « Il pleut sur Nantes »... ou d'autres. Brassens? Pourquoi pas... Ferré je pense que cela aurait été plus difficile.

Bon, et c'est sûr qu'au-delà des modèles comme Sex Pistols, les Ramones ou Siouxsie and The Banshees, je ne sais pas..., quand il y a eu des groupes avec des textes en français ça a beaucoup intéressé les punks que je côtoyais. Je me souviens qu'ils étaient super contents. C'est vrai, mais moi aussi je veux dire la première fois que j'ai entendu des chants, enfin avec les paroles... Parce que malgré tout quand on écoutait en anglais on avait un niveau de compréhension qui n'a rien à voir...

Même moi que certaines personnes pensent parfaitement bilingue, je sais que le nombre de fois où je ne comprends pas vraiment ce qui se dit... Et c'est quand je lis la traduction... alors que les mots je les comprends mais c'est les problèmes cognitifs qui font qu'on n'est pas accro de la même façon. En fait y'a un côté sensoriel. Non, c'était très bien d'avoir du punk en français et ça les intéressait beaucoup. En tous les cas, les gens avec lesquels je me tenais, ils vivaient ça. Ils n'étaient pas académiques ou conformistes. Je crois que l'académisme d'un genre musical punk est venu après, parce qu'être punk c'est une distance à cela...

Et même le disco, moi je me souviens très bien d'avoir été à des soirées disco avec mes amis punk parce qu'on pouvait tout tourner en dérision. Et c'était dans l'exagération. Je me souviens d'avoir été dans une longue robe disco rose à une soirée... Ils avaient adoré mon look qui était absolument ridicule, mais enfin... y'avait du doré, c'était vraiment décalé. Enfin bon, tout ce qui était à outrance était punk mais vous pouviez tout à fait être disco et punk.

En fait, il n'y avait pas de limite. Il fallait avoir une réponse, et en effet toutes les provocations étaient possibles. Surtout dans la mesure où les gens ne comprenaient pas. Quelqu'un que ça faisait sourire, ils arrêtaient. Mais quelqu'un avec qui ça marche à fond en faisant la morale etc., là ils en rajoutaient...

L'évolution

Oui, par rapport à tout ce que vous me dites des évolutions esthétiques et musicales – industriel, anarcho-punk, cold-wave – moi je n'ai pas suivi... J'ai vu le rapprochement avec les rastas par contre, oui. Je crois qu'en fait moi j'avais une certaine adhésion sans être punk. Donc j'avais une certaine adhésion à ce mouvement qui comme moi ne voulait pas s'embrigader dans la politique... qui à mon sens connaissait bien tout ça, qui n'était pas bête, mais qui ne voulait pas devenir militant de gauche ou baba cool et qui cherchait absolument à rester dans... « No Future ». Je ne me suis jamais beaucoup intéressée à la suite parce que pour moi ce n'était pas le mouvement premier que j'avais connu, j'ai observé sur les bords, mais ça ne m'intéressait pas. Par ailleurs, comme je vous dis, étant donné que je faisais autre chose aussi en même temps, je mettais mon énergie ailleurs du coup. Et avant que vous me contactiez, vous, l'année dernière, je ne pensais pas que ça intéressait d'autres chercheurs.

Il me semble que je me suis désintéressée du punk quand c'est devenu « à la mode » parce que c'est vrai qu'encore aujourd'hui, au niveau du signe justement... en gros, on peut quasiment faire les mêmes photos qu'en 77! Ils ont bien regardé les photos, ils ont bien déchiré leurs vêtements là où il le fallait, ils ont bien des kilts écossais... ils peuvent même boire de la bière sur la voie publique en éructant! Mais il n'y a pas forcément l'engagement qu'il y avait dans ce mouvement..., avec en même temps ce côté – bon pour ceux que j'ai connus – plus ou moins intello, ils étaient quand même tous intéressés par ce dont on discutait! Mes

recherches sur les blousons noirs que j'ai développées un moment, ça les intéressait énormément (Roué, 1987b), et ils étaient engagés dans un mouvement très rebelle, ce n'était pas une mode, ils étaient dans les squats!

Dans ce mouvement comme dans les autres, puisqu'on est dans la société du spectacle, même au démarrage, il y avait quand même du spectacle évidemment! Ne serait ce que par l'industrie du disque. Mais il y avait aussi une part d'authenticité... Vous avez lu l'article sur les psychotropes? Alors, les gens avec qui j'ai parlé après m'ont dit « ooh on bluffait quand même pas mal! On savait les limites des produits dans lesquels on s'engageait »... En tout cas, c'est ce qu'ils racontent en étant plus vieux, mais je crois quand même que même s'il y avait pour certains une limite, il y avait quand même des dépassements, parce qu'on ne savait jamais dans quoi... on prenait quelque chose, des pilules, des médicaments, et puis on ne savait pas ce que c'était, puis on se retrouvait dans une situation... Mais bon, ils n'étaient pas complètement *destroy*. Ceux que j'ai bien connus, une grande partie sont encore vivants, déjà... Mais il y avait quand même une sorte d'authenticité dans ces gens-là, et je crois que, pour vous donner l'exemple de ceux que je vois toujours, ils ne vont pas se balader maintenant comme autrefois avec une crête et les cheveux de toutes les couleurs et des bas résilles déchirés, parce que ce serait justement se déguiser en punk des années 70. Mais ils ont conservé cet esprit de critique sociale et d'intérêt, qui en effet se transforme. Mais moi, je n'ai pas été intéressée par la suite du mouvement punk, je n'ai pas étudié vraiment la suite.

Document 3 – Extrait de l'article « Quand la génération perdue se hâte vers le non futur : « speed » et punkitude » (Roué, 1987a)

Au-delà du désespoir et d'un constat d'impuissance (« No Future »), les punks, se drapant dans une attitude esthète et nihiliste, jouent un jeu de dérision systématique, à l'instar d'autres anti-héros qui sont apparus durant la même décennie dans les romans et les films. Ils se veulent sarcastiques, destructeurs, nihilistes ; il semble qu'en aucun cas une théorie « victimiste » ne peut suffire à rendre compte de leurs comportements. [...] La punkitude [...] que nous appellerons pour le moment une culture, structure tous les domaines de la vie d'un individu ; style vestimentaire, type de musique produit ou écouté, façon de danser, de parler ou de consommer des psychotropes, mais aussi systèmes de valeurs et mode de représentation du monde, rapport entre les sexes, structuration, rapport au travail et à l'argent, relations sociales à l'intérieur du groupe ou avec le reste du monde [...] Les punks sont aussi éloignés d'une organisation de groupe idéologique, type parti politique ou militantisme, que la bande du type « Hell's Angels », « Blouson noir » ou autre, avec ses lois de solidarité virile [...].

À cette époque [fin des années 70] et encore aujourd'hui, les punks à Paris consommaient de la bière. Pas n'importe quel type de bière, ni n'importe comment : de la bière ordinaire, de préférence la « Valstar » rouge ou verte, en bouteille d'un litre, ce qui permettait de boire comme l'on chantait, tous ensemble, en se passant la bouteille commune ; très souvent dans la rue, sur une place publique, accentuant ainsi l'appropriation de l'espace urbain déjà marqué par le vêtement ou l'allure provoquants [...].

Fin des années 70, à Paris, les punks consommaient des amphétamines appelées « speed ». Le premier produit consommé fut le Fringanor, anorexique que l'on achetait en pharmacie, souvent avec des ordonnances volées [...]. Ceux qui n'avaient pas cette audace devaient compter sur les copains ou pouvaient se le procurer à

l'entrée des clubs à Paris, le Gibus, par exemple, lieu de réunion quasi quotidien pour nombre de punks à cette période [...]. Après que le Fringanor ait été retiré de la vente, les consommateurs prirent du Dinintel, qui selon certains, était plus « mental » et perçu comme plus dangereux [...]. Après l'époque de la fin des années 70, divers produits pharmaceutiques furent essayés [...].

Quelques années après le moment fort du mouvement, certains admettent en confidence avoir toujours veillé à limiter leur consommation de « speed », à un niveau raisonnable, sans en avoir l'air. C'est que la norme dans un groupe marginal ne tolère pas l'écart [...]. Car le paraître définit l'être, punk en l'occurrence, et, le faisant, reconnaître en tant que tel par ses pairs, donne au jeune homme ou à la jeune fille à la fois identité et société de pairs.

Théories

Alors effectivement, comme vous dites, je ne m'intéresse pas vraiment aux évolutions... J'étais quand même un peu dans une dimension sémiologique, c'est vrai que c'était un peu contradictoire de voir le signe et de voir l'évolution. On est plus marqué par les différences, par les oppositions structurelles, que par l'évolution. Si vous voulez, l'évolution, je l'ai un peu vue et vécue, comme je restais quand même en relation avec mes informateurs, même après mon départ au Canada en 1980.

Pour les punks de la première génération que j'ai observés, « l'authenticité » n'était pas forcément d'afficher des idéologies..., elle était plus dans le quotidien. Ensuite, il me semble que c'est davantage devenu une mode. Il n'y avait plus cet engagement. J'ai vu l'évolution mais je me suis éloigné de ce terrain.

Les travaux de l'École de Birmingham, je les ai lus énormément. Je les lisais avec passion. J'ai trouvé leurs travaux, en particulier l'ouvrage de Hebdige *The Meaning of Style* et le collectif *Resistance Through Rituals* en bibliothèque, quelque part je ne sais plus où ! Je me suis débrouillée jusqu'à ce que je trouve des références. Parce que si vous voulez, à l'époque, il n'y avait rien en français à ma connaissance. D'ailleurs, c'est pareil, mon mouvement sur les savoirs locaux, j'ai été une des premières aussi à en parler en français, et les chercheurs français ne s'y intéressaient pas beaucoup, au début ! Maintenant, tout le monde veut faire des savoirs locaux, parce que c'est à la mode, etc., donc j'ai toujours lu en anglais, parce que je trouvais des travaux qui m'intéressaient...

En français, Roland Barthes m'intéressait plus, parce que je le trouvais plus original, cherchant dans toutes les directions, etc. Mais en vérité, dès que j'ai commencé à me mettre en quête de quelque chose de plus politisé – ce qui a toujours été mon grand intérêt –, il fallait que je lise les Anglais. Ce n'était pas en France que j'allais lire ça. Et l'intérêt pour la culture populaire ou les médias, aussi qu'on trouve par exemple chez Hall et Jefferson... On est quand même resté très élitiste en France. D'ailleurs, le milieu académique français, je ne le trouve souvent pas terriblement sympathique. Je ne dis pas que les milieux académiques anglo-saxons soient forcément merveilleux, mais il me semble qu'il y a quand même un peu plus de latitude. Le problème, en tout cas en ethnologie en France, c'est que la seule chose qui est valorisée c'est ce qui est de la théorie pure et l'observation, c'est un petit peu le bas

de l'échelle... Les Anglo-Saxons justement se moquent des Français – et de l'ethnologie française en particulier –, à juste titre, parce qu'il y a vraiment une dichotomie entre la théorie sans trop de terrain et l'ethnographie qui n'est pas toujours valorisée. Il y a des gens excellents qui n'auraient pas fait carrière aisément en France.

Pour devenir directrice de recherche au CNRS, je pense que le double fait de ne pas être dans le centre de la discipline (toujours dans ses marges même), et d'être de surcroît une femme, ça n'aidait pas ! C'est sûr que moi, en général, j'ai beaucoup plus facilement travaillé à l'international qu'en France. Et c'est vrai que les recherches sur les sous-cultures étaient parfaitement admises là-bas depuis très longtemps alors qu'en France...

Le concept de subculture est extrêmement intéressant. Alors c'est sûr, Barthes par exemple c'est quelqu'un d'extrêmement intéressant également pour ses idées et ses écrits, mais il fait ses analyses sur la mode avec le journal *Elle*... Du point de vue terrain, ce n'est pas très passionnant, et ça ne se réfère pas à des « vrais gens » dans de « vrais mouvements ». Je m'intéressais aux mouvements de jeunes. J'ai beaucoup travaillé autour de « youth » et « subcultures », et en particulier c'est pour ça que j'ai été voir aussi du côté des blousons noirs. Parce que pour moi le début des mouvements de jeunes en France c'était les blousons noirs, et quelque part l'explication sociologique de cette émergence de groupes de jeunes (Mauger & Faussé Poliack, 1983), ça ne me satisfaisait pas. Chez les Français j'avais échangé avec Jean Monod, effectivement, je le connaissais. Par contre, je ne connaissais pas

Illustration 1 : Catherine Roué, punk, Paris, 1979.
Droit Réservé.

d'universitaires français qui avaient publié sur le rock en général et le punk en particulier.

Sinon, à côté de mon terrain et de ses lectures, je lisais les magazines, où j'ai appris par exemple que le manager des Sex Pistols connaissait les situationnistes et qu'il y avait un lien étroit. Tout ça je le sais parce que je l'ai lu dans la presse de l'époque. Oh et puis le look punk « sac poubelle »

dont parle Greil Marcus, je l'ai vu évidemment sur le terrain, tout comme les boucles d'oreilles avec un tampon hygiénique usagé! Je lisais aussi la presse. Alain Pacadis, dans *Libération*, d'ailleurs on le rencontrait parfois dans les clubs. Les gens que je fréquentais connaissaient même Jack Lang! Apparemment il aimait bien les punks aussi, Jack Lang à l'époque.

Bibliographie

- CRESTON René-Yves (1974), *Le costume breton*, Paris, Éd. Tchou.
- HALL Stuart & JEFFERSON Tony (eds.) (1976), *Resistance through rituals : youth subcultures in post-war Britain*, Londres, Hutchison.
- HEBDIGE Dick (1979), *Subculture : the meaning of style*, Londres, Methuen.
- MAUGER Gérard & FOSSÉ-PAULIAK Claude (1983), « Les loubards », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 50, n° 1, p. 49-68.
- MONOD Jean (1968), *Les Barjots. Essai d'ethnologie des bandes de jeunes*, Paris, Julliard.
- ROUÉ Marie (1971), *Les relations sociales chez les lapons de Kautokeino*, mémoire de maîtrise, Paris, micro-édition de l'Institut d'Ethnologie.
- (1976), *Le vêtement des Lapons de Kautokeino*, thèse de 3^{ème} cycle, Paris, micro-édition de l'Institut d'Ethnologie.
- (1983), « Rock'n'roll et ethnologie : une question de méthode », *Raison Présente*, n° 69, p. 43-56.
- (1984), « Assurer son cuir. Modes d'acquisition, de circulation, et fonction de signe dans le vêtement des rockers », *L'Ethnographie*, vol. 80, n° 92-93, p. 218-219.
- (1986), « La punkitude, ou un certain dandysme », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 10, n° 2, p. 37-55.
- (1987a), « Quand la génération perdue se hâte vers le non futur : "speed " et punkitude », *Psychotropes*, vol. 3, n° 3, hiver, p. 9-15.
- (1987b), *Les blousons noirs. Analyse d'un mythe urbain*, rapport de recherche, Paris, Mission du Patrimoine Ethnologique.
- (2003), « ONG, peuples autochtones et savoirs locaux : enjeux de pouvoir dans le champ de la biodiversité », *Natures, Sciences et Sociétés*, vol. 11, p. 97-98.
- (2012), « Histoire et épistémologie des savoirs locaux et autochtones. De la tradition à la mode », *Revue d'Ethnoécologie*, vol. 1, p. 2-15, <http://ethnoecologie.revues.org/813>

Notes

1. Marie Roué est anthropologue, directrice de recherche émérite au Laboratoire d'Éco-anthropologie et d'Ethnobiologie, à la fois unité mixte de recherche du CNRS et unité scientifique du Muséum National d'Histoire Naturelle.
2. Mignon Patrick (1991), « Bibliographie exhaustive du domaine (France-Grande-Bretagne-États-Unis) », *Vibrations*, hors-série, Mignon Patrick & Hennion Antoine (eds.), *Rock : de l'histoire au mythe*, p. 263-283, www.persee.fr/doc/vibra_295-6063_1991_ho_1_1_1108